

DOMINICANS AS *DEFENSORES FIDEI*

Si on laisse de côté la question de la barbe et du turban, quelle différence reste-t-il entre un moudjahid afghan et un dominicain de l'Angelicum ? Car, enfin, l'un comme l'autre se définissent comme des « combattants de la foi ». La liturgie de l'Ordre des Prêcheurs atteste en effet que la « défense de la foi catholique » est une dimension essentielle de la vocation dominicaine. Ainsi, dans la prière sur les offrandes de la Messe en l'honneur de saint Dominique nous demandons à Dieu : « By the power of this sacrifice, strengthen with the protection of your grace all who defend the faith (*fidei propugnatores* = c'est-à-dire, littéralement, les combattants de la foi) » et la Préface insiste : Dominique, ardent pour le salut des âmes, *fidei pugiles ad salvandas gentes instituit*, c'est-à-dire institua des combattant de la foi pour sauver les nations (la traduction liturgique anglaise a malheureusement omis cette phrase). Et nombre de saints dominicains sont célébrés pour avoir défendu la foi. C'est le cas de saint Pie V que la providence a suscité « *ad fidem tuendam* », dit l'opening prayer, that the faith might be safeguarded. Voilà un vocabulaire assez martial, pour ne pas dire belliqueux. Alors, quelle différence entre un dominicain et un moudjahid ? Elle tient tout entière dans la nature, les finalités et, par conséquent, le « style » et les moyens de ce combat pour la foi. Tel sera l'objet de cette conférence qui voudrait vous faire partager quelque chose de l'idéal qui anime les dominicains de l'Angelicum.

Qu'est-ce que le combat de la foi ? En un premier sens, il désigne le combat existentiel et vital que chacun de nous doit mener au plus intime de lui-même, là où s'affrontent en un formidable duel vie et mort, lumière et ténèbres. De la part obscure de nous-mêmes montent les voix mauvaises de l'incrédulité et du désespoir : « Brief and troubled is our lifetime [...] For by mere chance were we born, and hereafter we shall be as though we had not been [...]. Come, therefore, let us enjoy the good things that are here » (*Wisdom 2, 1-2. 6*). Pitoyable sagesse ! Comment puis-je vivre sans raison de vivre ? Quoi qu'il fasse pour étouffer en lui ces questions ultimes, l'homme reste un animal métaphysique qui doit prendre position sur le sens de la vie. Le philosophe Rémi Brague a fait observer combien le simple fait de transmettre la vie à la génération qui vient était le signe que nous savons, au fond de nous, que la vie est une chose bonne et qu'elle vaut la peine d'être vécue et communiquée. Ce « oui » fondamental à la vie, qui est bonne parce qu'elle a un sens, est en dernière analyse un « oui » à Dieu, un « oui » à ce *Logos*, à cette Raison première, qui enveloppe le cosmos et l'histoire. Pourtant, ce « oui » n'est jamais acquis une fois pour toutes. Il est une victoire qu'il faut chaque jour arracher de haute lutte à la tentation de l'incrédulité et du nihilisme. Sur les rives du Yabboq, le patriarche Jacob

est resté seul – on est toujours seul devant les choix fondamentaux de la vie – et, pendant toute une nuit, il a lutté avec un mystérieux personnage. Lorsque l’aube s’est levée, il est sorti vainqueur, quoi qu’à jamais blessé. « I will not let you go until you bless me » (*Gn 32, 27*). Jacob a combattu le bon combat de la foi et Dieu l’a béni.

Cela dit, pour personnel qu’il soit, ce combat engage aussi la communauté des croyants, c’est-à-dire l’Église. Et la mission ecclésiale des dominicains est justement d’accompagner ce combat intime. Cette mission est elle-même un combat, le combat apostolique en vue de la transmission de la foi, en vue, par conséquent, du salut des âmes puisque c’est par la foi en Jésus-Christ que tout homme est sauvé. Plus précisément, ce combat apostolique consiste à écarter les obstacles qui s’opposent à la rencontre personnelle de chaque personne avec Jésus-Christ. Or, deux conditions sont nécessaires pour que se produise la rencontre. Elles correspondent aux deux dimensions, objective et subjective, de la foi. Sur le plan objectif, la foi désigne un message, un enseignement, une bonne nouvelle, qui vient de Dieu et conduit à Dieu. Cet enseignement s’adresse à l’intelligence de tout homme afin d’ouvrir un nouvel horizon à son existence. Le combat apostolique pour la foi a ici pour but que ce message soit proposé à chacun de façon authentique. Mais – c’est la seconde dimension de la foi – il ne suffit pas qu’un émetteur émette, encore faut-il que je dispose d’un récepteur, d’un décodeur. Sur le plan subjectif, la foi, la vertu de foi, désigne cette capacité que Dieu nous donne d’accueillir sa Parole comme la vérité qui nous sauve. Le combat pour la foi consiste ici à débayer le terrain pour mettre en place les conditions favorables à cet accueil. Reprenons ces deux points.

Le premier obstacle à l’heureuse issue d’une rencontre est l’erreur sur la personne. Ce même patriarche Jacob, nous raconte-t-on au ch. 29 de la *Genèse*, tout à sa joie d’avoir enfin obtenu la main de la séduisante Rachel, eut l’extrême désagrément au lendemain de ses noces, à la lumière crue du jour, de découvrir dans le lit conjugal la sœur aînée de Rachel, l’affreuse Léa (un des effets collatéraux du voile). Pour que la foi soit possible, il faut donc que soit proposée à notre adhésion la Parole de Dieu elle-même, une « appellation contrôlée » et non une marchandise de contrebande. Car, sous couvert de Parole de Dieu, nous sommes experts pour écouler nos élucubrations philosophiques ou nos idéologies tout humaines. Les Anciens appelaient ce tour de passe-passe une hérésie. Ça ressemble à la foi, ça a vaguement le goût de la foi, mais ce n’est pas la foi. De fait, Dieu prend un risque en confiant sa Parole à des hommes, car notre tendance spontanée est de l’accommoder à notre goût. Donc, pour garantir que nous avons vraiment affaire à la Parole de Dieu dans toute la pureté de son ADN et non à quelque OGM suspect, Jésus-Christ a promis à son Église l’assistance de l’Esprit de vérité (*Jn 16, 13*) afin qu’elle garde pure et intacte « the faith that was once for all handed down to the holy ones »

(*Jude*, 3). De même que nos contemporains sont légitimement soucieux de léguer aux générations futures une planète vivable, de même, depuis les origines, l'Église veille à transmettre sans altération ce qu'elle a reçu du Christ. « O Timothy, guard what has been entrusted to you » (*1 Tm* 6, 20), demande saint Paul à son disciple. La traçabilité est garantie. Cette mission est celle de toute l'Église, laquelle n'est pas un tout indifférencié mais une communauté structurée. Tous les croyants, dans la mesure même où ils participent à la vie profonde de l'Église, sont dotés d'un instinct de la foi, le *sensus fidei*. C'est une sorte de « flair » ou de « sixième sens », affiné par leur familiarité avec le Christ vivant en eux, qui leur permet de discerner si un enseignement est en conformité ou non avec la foi catholique dont ils vivent déjà. Voilà pourquoi les brebis instinctivement « will not follow a stranger; they will run away from him, because they do not recognize the voice of strangers » (*Jn* 10, 5). Mais les pasteurs, les évêques, ont aussi reçu, en vertu même de leur charge, un charisme spécial de vérité pour garantir la pureté de la doctrine. Ils sont, selon Vatican II, « authentic teachers, that is, teachers endowed with the authority of Christ, who preach to the people committed to them the faith they must believe and put into practice [...], vigilantly warding off any errors that threaten their flock ». En effet, la défense de la vérité est inséparable du combat contre l'erreur.

Car l'erreur est un mal très profond. Elle blesse la personne dans cette capacité de connaître qui est la racine même et la condition d'un agir libre et responsable. Pour prendre les bonnes décisions, j'ai besoin de disposer de bonnes informations. Sinon, je vais dans le mur. Voilà pourquoi combattre l'erreur est un éminent service rendu aux croyants. Pour prendre une image évangélique, les pasteurs doivent veiller à ce qu'aux enfants qui demandent du pain – le pain substantiel de la Parole, le seul qui nourrit – on ne remette pas une pierre indigeste (*Mt* 7, 9-10). Ils doivent s'assurer que les pâturages que broutent les brebis du Seigneur ne dissimulent pas une plante vénéneuse ou quelque champignon hallucinogène. Aussi le *Catéchisme de l'Église catholique* précise-t-il que « it is this Magisterium's task to preserve God's people from deviations and defections and to guarantee them the objective possibility of professing the true faith without error. Thus, the pastoral duty of the Magisterium is aimed at seeing to it that the People of God abides in the truth that liberates » (n° 890).

Or les frères de l'ordre des Prêcheurs, autrement dit dominicains, participent par profession à cette mission d'enseignement (*munus docendi*) des évêques. Lorsqu'en 1215, l'évêque de Toulouse accueille saint Dominique et ses frères, il les institue « comme prédicateurs [...], afin d'extirper la corruption de l'hérésie, chasser les vices, enseigner la règle de la foi et inculquer aux hommes des mœurs saines ». Ce faisant, il ne fait qu'appliquer les recommandations du grand concile médiéval de Latran IV (1215) : les évêques doivent prêcher

en personne ou faire prêcher. À saint Dominique et ses frères est donc confiée, à titre de collaborateurs (*coadjutores et cooperatores*, dit Latran IV), une participation à la fonction d'enseignement (*munus docendi*) des évêques, ce qui inclut la défense et l'illustration de la foi catholique.

Or, l'assistance promise à l'Église dans ce domaine n'est pas magique. L'action de l'Esprit saint pour mettre en lumière la vérité de la foi et écarter les erreurs ne tombe pas du ciel pour valider ou invalider après coup un processus purement humain. Non, cette assistance s'insère à l'intérieur d'une démarche ecclésiale complexe que l'Esprit suscite, accompagne, rectifie et oriente de l'intérieur. Ceux qui ont mission de transmettre authentiquement la foi ne sont donc pas dispensés de prendre tous les moyens humains à leur disposition pour accomplir au mieux cette tâche. Or le premier de ces moyens est l'étude. On comprend pourquoi l'étude est consubstantielle à la vocation dominicaine. C'est en s'immergeant dans la Parole de Dieu et dans les documents de la Tradition que le théologien se rend apte à collaborer efficacement au discernement de ce qui est ou non en conformité avec la foi apostolique.

Cette étude met en œuvre toutes les ressources de la rationalité mais elle est aussi un exercice spirituel. En théologie, les dispositions personnelles ne sont pas une option, mais elles sont épistémologiquement essentielles. On n'étudie pas le mystère de la Trinité ou la terrible question du mal comme on étudie la reproduction des coléoptères ou les règles de la géométrie. Le théologien doit garder, par la prière et la pratique de la vie chrétienne en communauté, un contact vivant avec les sources mêmes de la Révélation ; il doit être attentif au *sensus fidelium*, à ce que l'Esprit dit aux Églises ; il doit cultiver une vraie docilité aux indications données par le Magistère... Il doit surtout veiller à purifier son intention profonde, car la défense de la vérité est un terrain particulièrement propice aux ruses de notre insatiable volonté de puissance. Le désir de vaincre, d'« avoir raison », c'est-à-dire d'annexer la vérité à nos projets d'autopromotion, menace toujours de subvertir le service de la vérité.

Veiller à la pureté de la foi est donc le premier aspect du combat de la foi. Il y en a un second. En effet, l'agronome ne veille pas à la qualité des semences pour les conserver sous cloche. Il les met en circulation pour qu'elles soient semées et portent du fruit, chacune selon son espèce. De même l'Église ne conserve avec tant de soin la pureté du dépôt de la foi que pour permettre qu'il soit reçu personnellement par tout homme et fructifie en lui. C'est le second aspect de la foi, la foi comme démarche intérieure par laquelle j'accueille le Dieu qui se livre à moi et je me livre à lui comme au seigneur et « maître de ma vie » (*Si 23, 1*). Or, eu égard à cette alchimie secrète que la grâce opère au plus intime des cœurs, le « défenseur de la foi » se trouve extrêmement démuné. Il se tient sur le seuil, à l'extérieur. C'est Jésus lui-même qui

frappe à la porte et entre (*Ap* 3, 20). Seul. « The one who has the bride is the bridegroom » (*Jn* 3, 29). Nous ne sommes, nous, que les amis de l'époux. Pourtant ce même Jésus, selon l'Évangile, envoya ses disciples « ahead of him in pairs to every town and place he intended to visit » (*Lc* 10, 1). Il nous appartient donc de faire les préparatifs pour que, selon son ardent désir, Jésus puisse célébrer la Pâque en chaque homme (cf. *Mc* 14, 12). C'est-à-dire il nous appartient de disposer les intelligences et les cœurs pour que tout homme puisse accueillir le Christ comme son Seigneur et son Dieu.

À ce titre, nous sommes d'authentiques collaborateurs de Dieu, des instruments de sa grâce. Comme vous le savez, pour saint Thomas d'Aquin, la puissance de Dieu se manifeste avant tout dans sa générosité. Dieu, parce qu'il est l'Être en plénitude et donc la Source de tout être, communique généreusement aux créatures non seulement une existence bien réelle mais aussi de véritables capacités d'action. Il ne crée pas des ectoplasmes inconsistants mais des sujets autonomes capables d'agir sur eux-mêmes et les uns sur les autres. C'est qu'à la différence des « puissants » de ce monde, Dieu n'a pas besoin de se prouver qu'il existe en rabaisant les autres et en monopolisant toute activité. Au contraire, il manifeste d'autant mieux sa puissance qu'il associe davantage les créatures, chacune selon sa nature, au gouvernement de l'univers, c'est-à-dire à l'action par laquelle il conduit toutes choses vers leur accomplissement. Dans cette perspective, le Docteur angélique étudie à la fin de la *Ia pars* de la *Somme de théologie* les diverses manières dont Dieu gouverne – soit directement soit par la médiation des créatures –, les divers types d'êtres et spécialement la personne humaine.

Il explique tout d'abord que Dieu (et Dieu seul) est présent et agissant au plus intime de moi-même, au cœur même de mon activité la plus personnelle. C'est que l'altérité de Dieu n'est pas comme l'altérité de la créature. Dieu n'est pas pour moi un « vis-à-vis », comme peut l'être une autre personne créée, dont l'action directe sur ma pensée ou sur ma liberté ne pourrait être qu'une intrusion, une sorte de viol de mon intimité. Non, Dieu est la Cause radicale et permanente de mon être et de mon agir. Il est donc, selon la belle formule de saint Augustin, plus intime à moi que moi-même (*Deus intimior intimo meo*). Dieu est chez lui chez moi, où, sans aucune violence, il « works in me both to desire and to work, for his good purpose » (*Ph* 2, 13).

En revanche, aucune créature n'a un accès direct à l'intimité de ma personne. Son action ne peut être que périphérique. Elle passe par une action sur les conditionnements extérieurs de la vie spirituelle. Ainsi, l'ange, tout pur esprit qu'il soit, ne peut exercer d'influence sur mon intelligence et sur ma volonté qu'en agissant sur les processus psychosomatiques qui, sans jamais la déterminer, conditionnent leur activité. Quant à l'action d'un homme sur un autre

homme, elle est encore plus limitée. Saint Thomas se concentre sur le cas éminent de l'éducation et de l'enseignement. Le maître, explique-t-il, ne communique au disciple ni la capacité de penser (ce dernier la possède par nature), ni les idées par lesquelles il appréhende la réalité et qu'il doit concevoir, « enfanter », lui-même. Le maître se contente de manipuler des signes extérieurs – des mots, des images, des exemples – de manière à mettre le disciple sur la piste de la vérité. Il joue en quelque sorte le rôle d'un catalyseur, mais si la lumière de la connaissance vraie doit jaillir, elle jaillira de l'esprit même du disciple.

Ce qui vaut pour tout maître vaut à plus forte raison pour le prédicateur. Aucune créature ne peut donner la foi à qui que ce soit. D'abord parce que la foi est une grâce qui ne peut venir que de Dieu. Ensuite parce qu'elle est un acte vital qui sourd des profondeurs de la liberté de chacun. Seul le Maître intérieur, c'est-à-dire le Christ, le Verbe de Dieu, peut faire que les paroles qui résonnent à l'extérieur deviennent en moi paroles de vie. Il reste que maître extérieur, le prédicateur, doit déployer toutes les ressources de son art pour présenter la doctrine d'une manière qui favorise chez son auditeur l'éclosion puis la croissance de la foi.

Pour ce faire, il doit, en particulier, établir des ponts entre l'univers mental de son interlocuteur et la doctrine chrétienne. Autrement dit, il doit travailler à rendre audible, compréhensible et désirable la doctrine chrétienne dans un contexte culturel et intellectuel déterminé. Comme ce délicieux animal qu'est sur le plan gastronomique la grenouille (c'est un froggy qui parle !), le théologien est un animal amphibie qui vit au confluent de deux univers, celui de la foi et celui de la culture ambiante. Une part essentielle de son travail consiste en effet à comprendre la culture dans lequel nous baignons – ses tendances lourdes, leur genèse historique, leurs conditionnements sociaux... – et de repérer en elle ce qui favorise ou ce qui rend plus difficile l'acte de foi. Car l'incroyance n'est pas toujours mauvaise volonté. Quoiqu'il en soit des dispositions profondes du cœur, l'impossibilité de croire explicitement est souvent induite par un contexte culturel qui rend le message de la foi hautement improbable, car il est en décalage par rapport à des structures de pensée largement diffuses qui conditionnent notre vision du monde. Par exemple, la mythologie qui s'est greffée sur les théories scientifiques de l'évolution des espèces bloque objectivement l'accès à une conception de l'homme ouverte sur le spirituel. Ou encore, la manière dont les principes de la démocratie libérale, valables dans l'ordre politique, ont été indûment étendus à l'ordre moral rend très difficile de concevoir l'obéissance à une vérité qui vient d'ailleurs... Il est donc important de comprendre ces structures intellectuelles, leur histoire, d'en montrer à la fois la part de vérité et les limites.

À ce combat pour rendre la foi possible en déminant le terrain culturel, le théologien ajoute un autre type d'action qui lui est commun avec tous les autres chrétiens. En effet, si la

foi est formellement un acte de l'intelligence, cet acte engage plus largement toutes les dimensions de la personne. Le travail préparatoire effectué sur le plan intellectuel est donc nécessaire mais insuffisant. Il doit s'accompagner d'un travail préparatoire qui s'adresse au « cœur ». Là, intervient le témoignage de la charité. Là, plus encore, intervient la prière qui s'adresse à Celui-là seul qui peut agir au plus intime des cœurs pour les tourner vers lui.

Combattre pour la foi est donc inséparable d'un certain « style » de vie puisqu'il doit y avoir une cohérence entre le contenu du message et la manière de le communiquer. De saint Dominique, un hymne liturgique de la fin du XIII^e siècle, dit que c'est « nu qu'il est allé au devant des ennemis, appuyé sur la seule grâce du Christ (*Nudus occurrens hostibus / Christi suffultus gratia*) ». Face au péril cathare, Dominique a fait un choix décisif : la parole de la prédication plutôt que les armes de la croisade. Déjà, dans l'Ancien Testament, pour affronter le terrible Goliath, tout de fer bardé, le jeune David avait refusé la lourde armure du roi Saül (*1 S 17*). Il s'était contenté de sa fronde et de cinq pierres bien lisses, dont une tradition dit qu'elles renvoient aux cinq livres de la Loi de Moïse. C'est que, déclare saint Paul, « the weapons of our battle are not of flesh » (*2 Co 10, 4*). Il écarte ainsi non seulement l'usage de la contrainte physique, mais les formes plus subtiles de violence qui parasitent souvent nos relations humaines : les ruses de la séduction et les chantages affectifs, les pressions sociales, « la sagesse du langage » (*1 Co 1, 17*), c'est-à-dire la manipulation rhétorique, ou encore le redoutable pouvoir du savoir institué (on est bardé de diplômes comme d'une armure !)... Tout cela, en quoi l'homme met d'ordinaire sa confiance, saint Paul y a renoncé pour ne pas trahir l'objet même de sa prédication : le *logos tou staurou*, le message, la folie, de la Croix (*1 Co 1, 18*). N'est-ce pas par le renoncement radical à toute puissance autre que la force de la vérité et le rayonnement de la charité que Jésus établit son Règne ?

La prédication de la foi chrétienne a d'autant moins besoin de ces subterfuges qu'elle a chez l'homme qu'elle veut investir un allié de choix, un infiltré, une cinquième colonne : le désir de connaître la vérité, la vérité ultime, désir qui est inviscéré dans les tréfonds de l'esprit humain. Voilà pourquoi, le propos du prédicateur n'est pas d'imposer, comme de l'extérieur, la vérité de l'Évangile mais de servir le désir profond de l'homme en lui manifestant ce qu'il cherche déjà comme à tâtons. Lorsque la personne débouche sur l'acte de foi, c'est une « reconnaissance » qui s'opère : « Truly, the LORD is in this place and I did not know it! » (*Gn 28, 16*). Il est celui qui m'attendait et que secrètement j'attendais.

L'esprit étant ainsi fait pour la vérité, il s'ensuit, selon Vatican II, que « the truth cannot impose itself except by virtue of its own truth » (*Dignitatis humanae*, n. 1). Les modalités du combat pour la foi s'en déduisent : « Truth is to be sought after in a manner proper to the dignity

of the human person and his social nature. The inquiry is to be free, carried on with the aid of teaching or instruction, communication and dialogue, in the course of which men explain to one another the truth they have discovered, or think they have discovered, in order thus to assist one another in the quest for truth » (*ibid.*, n. 3). C'est dans cet esprit que les dominicains de l'Angelicum entendent le combat de la foi, auxquels ils associent de grand cœur tous ceux qui les aident dans leur mission, que ce soit par leur soutien financier, leur amitié ou leur prière.